

Prédication du 7 novembre 2021

Proposée par Florence Clerc-Aegerter, pasteure, pour le culte régional de la Réformation à l'Abbatiale de Payerne



Esaïe 52, 13-15
Philippiens 2, 4-11
I Corinthiens 2, 2

« J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ. »

14 siècles plus tard, les Réformateurs donneront à cette parole de l'Apôtre Paul un écho puissant : « Solus Christus ! » « Le Christ seul ! » Ni la Vierge, ni les saints, mais le Christ seul ! Ni l'Institution ecclésiale ni les dogmes, ni le clergé ni le magistère, mais le Christ seul. Unique. Ultime, parfaite révélation de Dieu.

« J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié », dit l'Apôtre.

Voilà qui étonne. Jésus-Christ soit, mais pourquoi crucifié ? on s'attendrait à ce que Paul insiste plutôt sur la résurrection, démonstration de puissance de la part de Dieu, victoire sur la mort et le mal, garantie que Jésus de Nazareth est bien le Juste, l' élu de Dieu, le Fils qui nous révèle le Père.

« J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ crucifié. »

En quoi la crucifixion de Jésus est-elle si essentielle ? En quoi, et de quoi, cette mort infâme, réservée aux criminels, aux bandits, peut-elle nous sauver ?

La crucifixion est essentielle en ce qu'elle nous révèle un Dieu bien différent des images de toute-puissance et de majesté qu'on en a spontanément.

En acceptant de mourir en croix, en demandant le pardon pour ses bourreaux, le Christ montre le visage d'un Dieu souffrant, meurtri par le refus et la haine des hommes ; il témoigne d'un Dieu qui renonce à la toute-puissance, qui renonce à venger son Messie ou à le sauver par un miracle.

Dieu n'est plus le Dieu fort qui anéantit ses ennemis, le souverain devant lequel on s'incline avec crainte et révérence.

Au contraire, le Christ crucifié révèle l'étendue de la patience et de l'amour de Dieu à l'égard des hommes - à **notre** égard -, en acceptant de se laisser écraser plutôt que d'écraser ses bourreaux, en renonçant à répondre à la violence par la violence, en consentant à l'impopularité et à l'ignominie de la croix plutôt qu'en recherchant l'estime et le succès.

Et cette apparente faiblesse, ce "jusqu'au-boutisme" de l'amour est d'une puissance extraordinaire, car rien ne peut le supplanter – alors que la haine est toujours susceptible d'être dominée par une haine plus farouche encore...

En donnant raison à son Messie, qui a fait don de lui-même aux hommes jusqu'à en mourir exécuté sur une croix, Dieu renverse complètement notre échelle de valeurs : ce qui compte à ses yeux, ce n'est pas ce que nous, nous recherchons si avidement : la célébrité, l'admiration, les honneurs, l'éclat, le pouvoir, la force ou la richesse...

Lui, il nous engage, à la suite du Christ, à servir plutôt qu'à être servis, à donner plutôt qu'à s'emparer, à favoriser la liberté des autres au lieu de les contraindre... Il nous engage à pondérer la rigueur de la justice par la prodigalité de l'amour, à concilier la recherche de la vérité et la pratique de la bienveillance.

Reconnaître en cet homme crucifié le Fils de Dieu, c'est reconnaître comme absolument supérieure la voie qu'il nous a tracée.

Et donc, c'est se laisser conduire sur un nouveau chemin d'humanité, accepter que la véritable grandeur passe par le pardon plutôt que par la vengeance, par l'entraide et le partage plutôt que par la domination, par le souci et l'écoute d'autrui plutôt que par l'exaltation de notre ego.

La crucifixion du Christ nous sauve bel et bien. Elle nous sauve de notre inhumanité, en nous montrant le chemin de la véritable humanité. Elle nous sauve ainsi des flammes de tous les enfers, de toutes les atrocités que nous sommes capables de fabriquer ici-bas.

Elle nous sauve de notre haine et de notre malfaisance envers autrui. Et envers nous-mêmes, aussi. Car nous sommes également très doués pour nous créer nos petits enfers personnels.

Elle nous sauve de la destruction inéluctable que suscitent notre soif de pouvoir et notre avidité.

Elle nous sauve de l'image que nos propres désirs de gloire et de toute-puissance se font de Dieu, l'image d'un juge impitoyable, d'un despote imposant à ses sujets un lourd tribut de contritions et de purifications, d'un tyran cruel, exigeant de nous une perfection dont il sait pertinemment que nous ne saurions jamais l'atteindre.

Ce dieu-là n'est pas le Dieu de Jésus-Christ. C'est le dieu de nos fantasmes, celui que nous nous fabriquons à la ressemblance de nos propres projections. Qui n'a rêvé un jour d'être le plus grand, le meilleur, le plus puissant, le plus admiré, le plus apprécié ? Désirs d'enfants, qui contaminent notre vie d'adultes...

« J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »

La croix du Christ est une pierre d'achoppement pour les grands enfants que nous sommes. Comme il nous est difficile de renoncer à nos ambitions stériles, voire mortifères, et de marcher sur le chemin tracé par le Christ, chemin d'abnégation, de simplicité, d'effacement même !

Un chemin sans gloire ni éclat, où l'on a l'impression de devoir continuellement céder à l'autre, d'être toujours le perdant de l'histoire, et pourtant, c'est le seul chemin où nous sommes **tous** gagnants, si tous, nous y avançons de concert.

C'est pour marcher sur ce chemin-là que les Réformateurs n'ont pas voulu instituer une caste de personnes qui auraient un statut supérieur, plus proche de Dieu, plus loin des hommes. Ils n'ont voulu que des ministres, c'est-à-dire des serviteurs, et non des « *magister* », des maîtres, des commandants.

Des ministres, des serviteurs du Christ comme nous sommes tous appelés à l'être, mais exerçant un service particulier au sein de l'Eglise : enseigner et former, pour les pasteurs ; encourager à la solidarité et veiller au soin des plus petits, pour les diacres. C'est ce que nous allons rappeler tout à l'heure, avec l'agrégation de la pasteure Dina Rajohns au corps ministériel de l'EERV.

Il n'est assurément pas facile de faire taire nos désirs de toute-puissance, qui revêtent parfois des formes surprenantes, voire perverses. On peut avoir la théologie la plus solide, la meilleure organisation ecclésiale, la piété la plus fervente et cependant retomber dans nos chimères de vieux enfants.

Nous avons beau nous répéter que « Seul le Christ sauve », comme le proclamaient les Réformateurs, que seule la voie tracée par le Christ nous tirera d'affaire, nous avons besoin, pour suivre cette voie si contraire à nos inclinations naturelles : **et d'une constante vigilance, et d'une grande honnêteté vis-à-vis de nous-mêmes, et d'une profonde clairvoyance, et surtout, surtout** : nous avons besoin de l'aide de l'Esprit, l'Esprit de Dieu le Père, qui reposait sur le Christ Jésus, son Fils. Ne nous laissons pas de l'invoquer à notre secours.

« Solus Christus ! », seul le Christ sauve.

Amen.



Solus Christus